

## UN TRÉSOR À RENNES-LE-CHÂTEAU EN 1936 !

Le texte présenté ci-dessous est un extrait (pages 156 à 176) du livre de Jean Girou *Itinéraire en Terre d'Aude* dans sa version la plus ancienne parue en 1936 chez les imprimeurs-éditeurs Causse, Graille & Castelnau de Montpellier.

Hormis l'intérêt général du contenu historique et géographique de ces quelques pages, il en est un particulier : Jean Girou relève dès cette époque l'explication de la richesse de l'abbé Saunière par la découverte d'un trésor, selon ce que lui ont rapporté sur place les paysans de Rennes-le-Château.

Cette importante révélation forme donc, selon toute vraisemblance, le plus ancien témoignage écrit en ce sens. De surcroît, il apparaît moins de vingt ans après la disparition du prêtre, en 1917.



## LE RAZÈS WISIGOTHIQUE

*Carcassonne — Saint-Hilaire — Limoux — Alet —  
Couiza — Rennes-le-Château — Rennes-les-Bains  
— Fourtou — Château d'Auriac — Pont d'Orbieu  
— Col du Paradis — Château d'Arques — Valmi-  
gère — Missègre — Buc — Saint-Polycarpe —  
Ladern — Villefloure — Cazilhac — Carcassonne.*

Le Razès, ou Pays de Rhedez, le « Pagus Rhédensis » des Latins, prit son nom de la capitale wisigothique, l'ancienne cité de Rhedæ. Le Razès correspond, aujourd'hui, aux territoires des cantons de Couiza et de Quillan, à la partie occidentale des Corbières de Mouthoumet et à toute la région nord-ouest de Limoux, qui, nous l'avons vu, se dénomme le Bas Razès.

Telle est, dans ses grandes lignes la superficie du Razès. Mais, au moyen âge, le comté du Razès avait une étendue immense; pays de marches et de frontières, il allait du sud au nord, de l'Espagne jusqu'au comté de Carcassonne, et de l'est à l'ouest, du Termenès au comté de Foix. Ce comté se subdivisait en divers secteurs territoriaux qui montreront mieux encore son importance: Razès proprement dit, Pays de Sault, Donnezan,

Capcir, Fennouillès, Corbières de Sournia, Vallée de l'Agly, Châtellenie de Pierre-Pertuse.

Le centre de ce pays de Rhedez était la capitale Rhedæ, dont il ne reste pas, aujourd'hui, même une pierre.

Rhedæ ou Redde, Redæ, Reddas, Réda, Rhéda (mais nous écrivons, avec Théodulphe, l'un des *missi dominici* de Charlemagne: Rhedæ), était bâtie non loin de l'emplacement du petit village de Rennes-le-Château. D'après les auteurs latins, Rhedæ signifiait chars roulants de voyage. Rhedæ explique par son nom le campement nomade qui s'est fixé sur le vaste plateau, facile à défendre: entre la rive droite de l'Aude et la vallée de la Sals, passage naturel qui commande la route des Pyrénées à Carcassonne et de l'Aude aux Corbières. A ce carrefour stratégique de routes militaires, un camp retranché s'est d'abord établi, puis ce camp est devenu une ville fortifiée; enfin, une Cité organisée. L'itinéraire suivi par l'invasion wisigothique, l'établissement et les vicissitudes de la nation wisigothique vont nous montrer le rôle de Rhedæ. Cette ville improvisée ne prit une réelle importance que lorsque les Wisigoths, par les victoires de Clovis, furent refoulés au pied des Pyrénées. Après la bataille de Vouillé, en 507, la bataille fit rage dans la plaine de l'Aude et dans les Corbières. Les armées d'Alaric furent refoulées en Espagne; mais les Wisigoths conservèrent encore le Roussillon et une partie de la Narbonnaise; ce nouvel empire avait pour capitale Tolède et notre région, dénommée Septimanie, avait pour chef-lieu Narbonne et pour place militaire frontière, Carcassonne; c'est la fin de la domination des Wisigoths dans la Gaule qui donna à Rhedæ son importance. Hilpéric, en 563, régnait sur un territoire qui était limité par le cours de l'Aude, des Pyrénées jusqu'à Carcassonne; le fleuve Atax faisait frontière et Rhedæ devint une grande cité fortifiée qui commandait toutes les défenses et tous les châteaux-forts de la frontière.

Ces quelques mots d'histoire peu connue étaient indispensables pour entreprendre notre périple au Pays de Rhédæ.

\*  
\*\*

Nous partons par la route de Saint-Hilaire; la Cité, au-dessus du faubourg de la Barbacane, détache sa silhouette altièrè; autour d'elle, les pins parasols et les cyprès font sentinelles; un virage et la Cité s'est évanouie. On aborde la vallée de l'Aude, elle s'est assagie mais les graviers montrent le lit impétueux et défait de ses inondations; quelques propriétés opulentes sur les alluvions de l'Aude; Mayrevieille où le petit-fils de J.-P. Cros-Mayrevieille, le sauveur de la Cité, continue la tradition familiale d'historien local et d'archéologue averti. Puis la belle résidence d'Auriac; on passe non loin de Cavanac, qui s'estompe en grisaille au pied des derniers contreforts des Corbières; le petit village de Cavanac domine son domaine de riches vignobles; la seigneurie de Cavanac remonte au ix<sup>e</sup> siècle; le château actuel est une belle demeure où l'on peut remarquer une tour avec escalier en spirale et une porte d'entrée en ferronnerie du xviii<sup>e</sup>; au-dessus du village l'église romane monte sa tour carrée; après Cavanac, on change de versant; à droite, l'Aude passe au pied de la falaise du château de Couffoulens, et dans une descente rapide, nous arrivons sur l'affluent de l'Aude, le Lauquet. Leuc est un village riche, dans un vallon aimable et fertile; le domaine de Leuc, après la conquête albigeoise, fût donné par Saint-Louis à Raymond de Saverdun; le château seigneurial date du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle édifié par Pierre de la Jugie, archevêque de Narbonne. La polyculture commence, la vigne y est présente, mais sa fantaisie y est stabilisée par les céréales; le Razès débute à Verzeille; Verzeille est coquet, en retrait de la route, à l'ombre de ses platanes; son origine remonte à l'antiquité gallo-romaine; on a trouvé, au cours de plusieurs fouilles, des

urnes, poteries, médailles, vases; après la rafale albigeoise, ce fût l'abbaye de Lagrasse qui hérita de ses terres et les garda jusqu'à la Révolution. Plus loin, le château de Pech où le comte Roger, dans une bataille qui était indécise, invoqua saint Hilaire qui devint ainsi le fondateur et le bienfaiteur, de l'abbaye. Le Lauquet, de cascades en rapides, déferle entre des coteaux austères; il nous amène à Saint-Hilaire et, après le carrefour de la route de Pomas qui rejoint l'Aude, le village apparaît; son abbaye se présente en avant garde, sa tour carrée coiffée de tuiles rouges, percée d'une rosace et de fenêtres géminées en plein cintre; le corps de l'église, sur ses arc-boutants en avancée, a une fière allure; elle domine le Lauquet et concentre sur elle toute l'attention. Cette célèbre abbaye bénédictine est d'un grand intérêt, très bien conservée, véritable trésor archéologique. Elle fût fondée en 550 par saint Hilaire, premier évêque de Carcassonne, qui y est inhumé; ce monastère, placé sous l'invocation de saint Saturnin, apôtre du Languedoc, prit bientôt le nom de son fondateur à cause de la vénération des habitants et des miracles qu'il faisait. En 970, le comte Roger le Vieux et Adélaïs, sa femme firent le vœu, lors du transfert des reliques de saint Hilaire, de se conformer à la règle de saint Benoît; dans une assemblée solennelle, devant plusieurs évêques et abbés de la région, le corps de saint Hilaire fût exhumé et exposé sur le maître-autel, à la vénération et à la ferveur des fidèles; les reliques furent ensuite déposées dans un riche sarcophage en marbre blanc dont les sculptures représentent la vie de saint Saturnin. Ce précieux tombeau est conservé dans l'église, il sert d'autel dans la chapelle de droite, dans le chœur; il fût l'objet, pendant plusieurs siècles de nombreux pèlerinages. Roger le Vieux et Adélaïs, bienfaiteurs de l'abbaye, furent enterrés dans l'église du monastère, dans un riche mausolée, qui fût détruit au xv<sup>e</sup> siècle lors des guerres de Religion; une pierre tombale, au milieu du chœur, recouvrirait les ossements du premier

comte de Carcassonne. Du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle des donations successives portèrent les revenus de cette abbaye à l'opulence; des droits étaient perçus sur les villages de Saint-Hilaire, Gardie, Villebazy, Garriéux, et les châteaux de Pomas et de Pech; les abbés de ce monastère possédaient deux moulins à blé sur le Lauquet, deux moulins sur l'Aude, l'église de Saint-Martin-de-Limoux, des maisons dans cette ville, les terres de Crausses, Guinet, Benausse, et des biens à Belvèze, Donazac, Salsigne, Salles, Cornèze; l'apogée du monastère bénédictin fût atteint au milieu du XIII<sup>e</sup>; Saint-Hilaire possédait à peu près tout le Razès.

Quand on monte à l'abbaye, on passe devant un petit jardin où une croix monumentale donne sa bénédiction; de grands pins parasols se sont inclinés de chaque côté du Christ avec intention pour lui faire pieusement un dais; on rentre dans le cloître qui donne aussitôt l'impression monastique de l'ordre et du repos. Le cloître fût établi dans la vaste cour intérieure du couvent sur laquelle donnaient les quatre corps de bâtiments du monastère: l'église abbatiale, l'habitation de l'abbé, le logement des religieux et les dépendances du couvent: les moines architectes résolurent le problème de faire, sur un trapèze irrégulier, un monument d'apparence régulière et harmonieuse; la solution fût de diviser chacun des quatre côtés du cloître en arcs différents en nombre, mais d'ouverture à peu près égale; on en compte ainsi douze sur chacun des petits côtés et seize sur chaque grand côté: 56 arcs composent cette chaîne d'ogives harmonieuses remarquablement conservée; les chapiteaux sont jumeaux et reposent sur une double colonnette; ces tiges de pierres portent les fleurs admirables de la sculpture du XIV<sup>e</sup> siècle: feuillage vigoureux, animaux apocalyptiques, têtes de moines; à chacun des quatre angles du cloître, un arc-boutant d'une superbe jetée dans la diagonale de l'édifice; les galeries sont couvertes d'une charpente de bois sobre, dont la couleur s'adapte bien aux tons chauds du grès

du pays; la coloration de la pierre a conservé toute sa fraîcheur de tons et les siècles sont passés, sans usure. C'est dans ce cloître que les moines prenaient leur récréation. En face de l'entrée du presbytère, on peut voir sur le soubassement de la galerie du cloître un échiquier creusé dans la pierre, curieux document des distractions monastiques. Il faut visiter encore l'ancien réfectoire qui possède une chaire en pierre de taille logée dans l'épaisseur du mur et couverte d'une voûte d'arête aux nervures très fines.

La salle capitulaire, qui est aujourd'hui le salon du presbytère, faisait partie de la maison abbatiale: plafond à caisson remarquable dans une symétrie de blanc, de vert et de rouge; sujets allégoriques, fleurs de lys, écussons, vierges, saints, militaires; ces peintures sont de la fin du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup>; sur les murs du salon, les armoiries des 55 abbés qui administrèrent le monastère; l'un d'eux — souvenir tragique — fut enterré vivant!

L'église est au nord du cloître; toute en belles pierres aux chaudes couleurs, taillées dans le grès ocre, elle a la forme de la croix latine; elle est composée de l'abside, du transept et de la nef constituée par deux travées dont chaque partie est formée par l'entrecroisement de deux arcs dont les extrémités s'appuient sur des chapiteaux supportés par des têtes grimaçantes à l'expression singulière; la troisième travée manque, où aurait été la porte principale d'entrée, s'ouvrant sur un porche surmonté d'une tour carrée; l'église est toujours restée inachevée. La partie nord du transept contient la chapelle de la Vierge, où rutilent un ancien rétable espagnol qui vient de l'église paroissiale de Salles; dans la partie sud du transept, deux chapelles, l'une consacrée à saint Joseph (à signaler un beau tableau de Gamelin père), et l'autre à saint Hilaire où se trouve le célèbre tombeau du saint; l'autel de cette chapelle est formé par l'ancien tombeau de saint Saturnin, premier patron du monastère; ce sarcophage de marbre, vrai joyau de

sculpture du x<sup>e</sup>, avait été relégué dans le jardin du presbytère après avoir reçu la pieuse vénération de dix siècles; il a repris une place d'honneur; ce bloc de marbre blanc présente un haut relief: à droite deux païens arrêtent le saint évêque de Toulouse, ses amis l'abandonnent et le renient; à cette scène assistent, curieuses, des femmes, à la fenêtre d'une maison; l'esprit du mal est représenté en bas, par des têtes d'esclaves; le côté gauche représente le supplice de saint Saturnin: le saint est attaché par les pieds aux sabots d'un taureau sauvage qui bondit furieux. Sur la partie latérale gauche, le corps du saint est emporté par les mains pieuses des femmes, son âme s'exhale, sous l'apparence d'un enfant nu; deux saintes femmes le délient et étanchent le sang. Sur la partie latérale droite, un motif plus banal figure l'ordination.

Cette œuvre d'art, par son côté réaliste et naïf, et par la facture énergique et expressive, est un ensemble unique; c'est le plus ancien monument d'art que nous ayons dans notre région, on l'attribue au x<sup>e</sup> siècle où sous l'administration de l'abbé Benoît I<sup>er</sup>, le comte Roger le Vieux glorifia les reliques de saint Hilaire. Près de cette chapelle, deux châsses contiennent des fragments d'os de saint Hilaire. Le trésor que l'on peut voir au presbytère se compose de deux peignes liturgiques, l'un en ivoire, l'autre en bois; le peigne liturgique en ivoire est du vi<sup>e</sup> siècle; il se peut même que saint Hilaire s'en soit servi pour peigner sa barbe. La pièce la plus remarquable est la fameuse crosse en ivoire de l'évêque Hilaire, du v<sup>e</sup> siècle, elle a été ensuite restaurée et ornée d'émaux du xiv<sup>e</sup> siècle; le musée de Cluny n'a aucun objet aussi précieux; la hampe de cette crosse est faite de 16 morceaux d'ivoire ronds, unis, rattachés entre eux par une vis en bois, quatre de ces disques sont guillochés de feuillages et de plantes; trois autres portent, sur l'émail rouge et bleu, les armoiries de saint Hilaire, ornementées d'oiseaux et de fleurs de lys; les neuf autres sont moins ornés; une boule d'ivoire sépare la hampe du crosseron;

le crosseron s'incurve en volute et est composé de onze morceaux d'ivoire taillés en angles; l'extrémité est une pointe d'ébène; l'intérieur de la volute se pare d'ornements ciselés, véritables fleurs partant de la tige d'ivoire; la pointe de la crosse est guillochée et présente deux têtes, l'une grimaçante et l'autre souriante: la tristesse et la joie; autour de la crosse, on lit en lettres d'or le salut angélique: « Ave Maria gracia plena dominus tecum ». La longueur de cet objet précieux, unique au monde, est de 1 m. 80. Tel est le trésor de l'abbaye bénédictine des rives du Lauquet. Saint-Hilaire devrait être aussi célèbre que l'église et le trésor de Conques; mais nous sommes dans l'Aude inconnue!

On sort de Saint-Hilaire par une rampe de coteaux où mûrit un vin fruité qui deviendra la célèbre blanquette, les collines bien exposées sont les vagues mourantes des Corbières qui profilent leurs silhouettes sèches sur un ciel méditerranéen; à gauche, on laisse la riante vallée du Lauquet, qui remonte vers Laderm au Lutrin, rendu célèbre par Achille Mir, le grand félibre audois, et vers Molières et l'abbaye de Rieunette, dont les ruines romantiques, gardées par des cyprès, se couvrent de lierre. Mais nous n'allons pas aujourd'hui à Taurize, nous allons vers Limoux; on gravit une côte raide, et au milieu des guérets, cassolettes odorantes des thym et des lavandes, on dévale dans une conque pierreuse où les pins concentrent la chaleur; puis la route remonte et l'on saute de collines en collines, rôties, sèches, arides, sans autres végétations que l'ajonc épineux, qui couvre la terre de son camail d'or; ces crêtes franchies, qui séparent la vallée du Lauquet de la vallée de l'Aude, quelques tournants rapides et vifs nous font tomber sur Pieuze située sur un petit plateau qui domine l'Aude: elle est fière de son vin, de ses prunes, de ses pêches, de son histoire et de... Deltail. La seigneurie de Pieuze appartenait à Raymond Roger, comte de Foix, le frère de l'illustre Esclarmonde, qui solennellement, à Fanjeaux, se fit recevoir Parfaite; à Pieuze, du reste,

se tint une grande assemblée cathare; les plus grands noms albigeois s'étaient réunis, sous la présidence de l'évêque de Toulouse, Guillabert de Castres; cette assemblée, composée de plus de 100 Parfaits ordonna solennellement Benoît de Termes et, après l'imposition des mains et le consolamentum, Benoît fût sacré évêque particulier du Razès; après le sacre tous les Purs se firent adorer selon le rite. Le fils du comte de Foix, Roger Bernard, céda son fief au roi Saint-Louis, en 1229, qui le remit à l'archevêque de Narbonne; le village était fortifié, le château-fort surplombait la rivière qui arrivait alors jusqu'au rocher où s'élevaient les remparts. L'église gothique mérite la visite par son abside à cinq pans ouverts par de hautes fenêtres à meneaux; le porche voûté est d'une architecture élégante et riche.

En bas, dans les vignes, au bord de l'Aude, s'élève un reposoir de pierres: oratoire du xv<sup>e</sup> siècle, qui garde la relique archéologique d'un monolithe surmonté d'une croix de pierres: quatre piles supportent, comme un dais, une voûte en nervures; ce monument sacré, d'une ligne assez exceptionnelle, posé en pleins champs, donne une impression de simplicité émouvante.

Après Pieusse, sous les pins parasols, le balcon d'une colline domine l'Aude; un sanctuaire champêtre s'élève: Notre-Dame de Marcellle. Ce culte d'une vierge noire antique peut remonter au xi<sup>e</sup> siècle, où les abbés de Saint-Hilaire élevèrent la chapelle pour leur servir de station entre l'abbaye et Limoux; cette dévotion est très populaire dans l'Aude et de nombreux pèlerinages du département de l'Hérault, de Toulouse, de l'Ariège, viennent prier la Vierge et banqueter sur la terrasse qui surplombe l'Aude et d'où l'on jouit d'un panorama aimable et reposant; le pèlerinage le plus populaire est celui du 10 septembre. La Vierge Noire reçoit des pèlerins prières, hommages et offrandes; les ex-votos sont nombreux; crosses, cannes, épaulettes, tableaux naïfs dignes du douanier Rousseau; bijoux

d'or et d'argent, modestes décorations, appareils plâtrés disent la reconnaissance à la Vierge; au-dessus de la niche, un tableau historique offert par Limoux reconnaissante, sauvée de l'incendie en 1685.

Non loin, à mi-côte, coule une fontaine réputée miraculeuse. André Chénier, enfant, allait s'y reposer, doux asile, où, en dehors des jours de pèlerinages, on trouve le repos, la quiétude et le calme. Au pied de la colline, mollement, se couche la plaine de Flacian; les premières maisons de Limoux apparaissent avec, comme toile de fond, les contreforts des Pyrénées, arides et couverts de genêts, et au nord, la vallée de l'Aude coule vers Cépie.

Nous repartons et traversons Limoux, que nous visiterons au chapitre suivant. Nous devons nous hâter; nous remontons toujours l'Aude, la vallée se rétrécit, nous rentrons dans la montagne: ce sont les croupes escarpées, garnies de guérets, de chênes verts. Puis, la gorge s'ouvre sur le vallon aimable d'Alet. Alet est surtout connue comme ancienne ville épiscopale et aujourd'hui, comme station balnéaire. L'histoire de son évêché villageois a été illustrée par l'attitude janséniste de Nicolas Pavillon, qui, en plein xvii<sup>e</sup> siècle, dans le drame théologique de Port Royal, osa tenir tête au Parlement, aux Jésuites, au Roi et même au Pape; les vertus austères et modestes de ce prêtre lui firent refuser toutes les dignités ecclésiastiques; il voulait, dans son humilité, devenir curé de son village; Richelieu, autoritaire, le nomma évêque et l'envoya à Alet. Ce village, par son caractère intime, discret et humble lui plut; en prenant son poste il y vit le doigt de Dieu et il y mourut après 38 ans d'épiscopat, le 8 décembre 1677; sa mémoire est encore vénérée par les habitants d'Alet. Sainte Beuve a fixé, dans de belles pages, la vie de l'illustre et vertueux prélat. Le diocèse d'Alet connut, en 1577, une sombre tragédie: la destruction de la cathédrale qui est un des plus vénérables joyaux de notre archéologie avec l'église dauphi-

noise de Saint-Paul-Trois-Châteaux; cette cathédrale, bâtie au XII<sup>e</sup> siècle, sur des parties plus anciennes de l'église primitive qui étaient du IX<sup>e</sup> siècle, était un magnifique monument; jusqu'aux fenêtres, c'est la base de l'édifice primitif, au-dessus, le style roman dans sa pleine pureté, mais avec une inspiration de l'art antique de la Grèce et de Rome, avec des chapiteaux du plus beau corinthien, enfin, un chœur ogival orné et précieux, du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette église était une synthèse harmonieuse du roman et du gothique, mais la tempête des guerres de Religion, en 1577, devait la détruire; les Protestants, dans un fanatisme vandale, saccagèrent l'église et, avec une impiété brutale, la démolirent; la cathédrale est aujourd'hui une ruine splendide, mais une ruine; la voûte s'est effondrée, plusieurs colonnes ont été démolies, les motifs coupés aux ciseaux, les murs ont des brèches. Dans un petit cimetière, qui sert de parvis funéraire aux ruines imposantes, une tour décapitée élève son mur tragique, comme une croix; la nef, qui était recouverte d'une voûte en plein cintre, déroule son développement architectural: deux rangs de colonnes séparaient la nef centrale des nefs de côté; la pierre a pris une couleur ocre calcinée, la patine des temps a doré les chapiteaux; l'ornementation est d'un grand intérêt: figures humaines, animaux bizarres, feuillage entrelacé; à l'intérieur la décoration était inspirée des formes corinthiennes de l'antique. L'abside est la partie la mieux conservée, taillée en cinq faces, elle forme cinq niches voûtées d'un bel ensemble. Le style roman et le style gothique sont ici, comme à Saint-Nazaire, dans une harmonieuse adaptation; les Français du Midi et du Nord ont inscrit sur la pierre leur passage et chacun ayant apporté son style a fixé son expression de beauté.

Tout autour des décombres, qui augmentent le caractère de tristesse des anciennes splendeurs, au milieu des ronces, des églantiers, des fleurs sauvages, une grande mélancolie nous étreint; à côté une église modeste du XIV<sup>e</sup> siècle, avec un

portail d'entrée de bel appareil, c'est l'église paroissiale où Pavillon officia. Pour chasser l'emprise tragique de cette ruine, il faut pénétrer dans la petite ville d'Alet, elle a un charme vieillot, avec ses venelles, ses vieilles maisons, précieuses par leur avancée romane; le figuier, la treille, le rosier, parent chaque seuil, la vie y est douce, calme et fleurie. Alet a gardé un caractère religieux et évoque un reposoir, paré pour une fête de rogations; pas d'industrie, le chapeau ne l'a pas envahie; la ville estivale et balnéaire se développe, au bord ombragé de l'Aude, sur la grand'route; les eaux d'Alet méritent d'être plus connues et de dépasser leur réputation locale; leur efficacité est grande dans les maladies du tube digestif et du système nerveux; cinq sources carbonatées calciques alimentent cette station où le maître-queux Rémédy prépare une cuisine de choix.

Une autre victime des guerres de Religion, est, un peu plus loin, le château de Couiza. On remonte l'Aude, d'Alet à Couiza, dans un défilé resserré et sauvage, couloir abrupt, entre les falaises des Corbières; un moulin seulement donne une note de vie dans ce passage aride. Le château de Couiza est posé, comme un gâteau, sur le bord de l'Aude: belle construction de la Renaissance; les façades extérieures sont d'un style sévère, disposées en carré, les quatre angles flanqués de tours robustes; cette unité des quatre corps de bâtiments lui donne une allure imposante. L'intérieur est plus gracieux, plus ouvert; l'aspect sombre de forteresse se change en cour Renaissance; cette cour d'honneur se pare surtout, sur la façade d'entrée, de beaux encadrements de fenêtres à pilastres cannelés, colonnes rondes, ioniques, et enfin, au dernier étage, des chapiteaux corinthiens, des frises avec mascarons et arabesques séparent et couronnent chaque étage; les autres façades ont plus de simplicité; un escalier monumental fait accéder au premier et au second étage; des salles spacieuses aux plafonds à la française ont de belles cheminées en grès du pays.

Ce château fut bâti par Guillaume de Joyeuse, le célèbre ligueur, vicomte et seigneur de Saint-Didier-de-Puivert, d'Arques et de Couiza, maréchal d'Alet, chevalier des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, lieutenant général du gouvernement du Languedoc; ce grand seigneur réunissait deux familles illustres, les Voisin et les Joyeuse. Nicolas Bachelier, le constructeur de l'hôtel d'Assezat, à Toulouse, en fût probablement l'architecte; après les Joyeuse, ce furent les Guise, qui devinrent propriétaires du château: actuellement, une usine, ateliers et magasins, occupe les salles d'apparat.

Couiza est au centre d'un vallon, riant et fertile, très abrité par de hauts contreforts au bord de l'Aude qui est vive et déjà riche en truites; un ancien pont de pierres du <sup>XI</sup><sup>e</sup> siècle la traverse, un pont plus récent donne à l'industrie plus de facilité dans les communications. Couiza est, surtout, une ville industrielle par le chapeau, les sandales, il y a aussi des fabriques de plâtre blanc. De l'autre côté de l'Aude le château de Montazels domine la vallée, il faisait partie des défenses avancées de la rive gauche de l'Aude; cette ligne d'extrême frontière contre les Francs, maîtres de Toulouse, était constituée par les châteaux wisigothiques d'Alairac, Rouffiac, Céprie, Couranel, Roquetaillade, Antugnac, Brenac.

Nous sommes au cœur du pays wisigoth, il nous reste à visiter la capitale du Razès, l'ancienne Rédé, Rhedæ. A la sortie de Couiza, une route monte vivement à gauche, c'est le chemin de Rennes-le-Château; sur l'arête du plateau se découpe un décor singulier: des maisons en ruine, un château féodal délabré surplombent et se confondent avec la falaise calcaire, puis des villas, des tours à véranda, neuves et modernes contrastent étrangement avec ces ruines: c'est la maison d'un curé qui aurait bâti cette demeure somptueuse avec l'argent d'un trésor trouvé, disent les paysans! Il faut monter à Rennes-le-Château, magnifique belvédère du Razès. La route escalade la rampe, au-dessus de la Sals; de l'autre côté, les

ruines du château de Coustaussa surgissent et découpent un décor médiéval dans le ciel; à travers la lande et les guérets, on grimpe jusqu'au faite. Brusquement se découvrent les horizons et le crâne chauve de Bugarach; le panorama s'étend, splendide et divers: au pied méridional du village s'étend un grand plateau escarpé, c'est là que les Wisigoths élevèrent une ville de 30.000 habitants, métropole de tout le pays de Rhedez ou Razès, qui fût rasée en 1170 par les troupes du roi d'Aragon. Devant les grands espaces déserts de ce plateau, il est difficile de faire surgir dans son esprit une ville qui, au <sup>VI</sup><sup>e</sup> siècle, eut une importance plus considérable que Carcassonne; tout vestige a disparu sur ce plateau, porté par la corniche rocheuse taillée à pic, comme un rempart, sur les vallées. Et pourtant, Rhedæ était à cette époque, une des cités diocésaines de la Septimanie; après avoir abjuré l'Arianisme, le roi Reccared faillit même déplacer l'évêché de Carcassonne à Rhedæ. Après le concile de Narbonne, en 788, Rhedæ étant chef-lieu de diocèse (terme emprunté aux Romains qui désignaient ainsi une section de province), un évêché fût installé et rattaché pour le spirituel à l'archevêque de Narbonne, primat des Gaules.

De tout ce passé, il ne reste aujourd'hui qu'un... splendide belvédère. En bas, dans la vallée de l'Aude, les toits longs et rouges d'Espérasa où se fabriquent les chapeaux; on reconnaît Fa à son donjon wisigoth, puis des villages s'égrènent, jusqu'aux montagnes de Chalabre et du Pays de Sault. Au sud et à l'ouest, c'est la haute vallée de l'Aude, avec la forêt des Fanges qui étire toute sa sombre parure de sapins, l'Aude avec ses défilés et ses gorges taillées à pic, qui par le Carcanet, montent jusqu'en Cerdagne; à l'est, la vallée de la Sals, couronnée par les ruines de Coustaussa, de Blanchefort et les vertèbres dénudées de Bugarach; au nord, et en bas, Couiza et le château de Joyeuse, le manoir de Montazels, les collines

odorantes d'Alet et de Limoux, et au loin, la ligne bleutée de la croupe allongée de la Montagne Noire.

Nous redescendons sur Couiza, et prenons la route de Rennes-les-Bains. Pour bien interpréter la physionomie de ces vallées, il faut comprendre qu'à l'époque féodale chaque vallée était un couloir gardé par des châteaux-forts; cette vallée de la Sals était la communication militaire de la forteresse de Termes à la citadelle de Puivert, c'était une ligne militaire de vigies sur l'Espagne. La route remonte la vallée de la Sals et passe sous les vestiges féodaux du château de Coustaussa qui gardait le couloir qui la fait communiquer avec l'Aude. A 6 kilomètres, un pont enjambe la Sals qui descend de Rennes à son confluent avec le Riàles.

Nous remontons le cours de la Sals, défilé calcaire entre des aiguilles rocheuses; bientôt, les murs en ruines du château de Blanchefort se découpent dans le ciel.

Et nous voici à Rennes-les-Bains.

Rennes est une coquette station au pied des Corbières, sur les bords riants et ombrés de la Sals; les prairies, les bois de chênes, les ruisseaux donnent une impression de fraîcheur, de quiétude; cette petite ville balnéaire mérite d'être plus fréquentée, la gamme hydrominérale est des plus riches. Ces eaux sont hyperthermales, tempérées et antalgiques; elles prennent leur sel au niveau des sources de la Sals et leur fer dans le noyau primaire de Mouthoumet; quatre sources: Bain doux, Bain de la Reine, Source Marie, Bain fort, alimentent les établissements de la station; les eaux chaudes salines sont d'une extrême efficacité dans les rhumatismes, les algies, les névroses, l'arthritisme; les sources froides ferrugineuses trouvent leur indication en boisson, chez les anémiés et les surmenés. Rennes-les-Bains pourrait, au même titre que Salies-du-Salat ou de Béarn, utiliser les eaux de la Sals (30 gr. par litre) pour soigner les tuberculoses ostéo-articulaires et les affections gynécologiques, mais il faudrait un

équipement qui n'existe pas encore. Des souvenirs historiques se rattachent à Rennes; connus des Celtes et des Romains, ces bains sont peut-être les plus anciens du Midi; la reine Blanche y fit une cure, pour guérir ses écrouelles; devenue reine de Castille en épousant Pierre le Cruel, elle séjourna au château de Peyre-Pertuse, et en profita pour se soigner à Rennes; elle repartit guérie et donna son nom à une des sources de la station.

Les eaux de Rennes étaient souvent indiquées par l'illustre Faculté de Médecine de Montpellier, au moyen âge et à la Renaissance. Rabelais vers 1560 y séjourna quelque temps.

Après Rennes-les-Bains, deux routes nous invitent, l'une qui remonte la Blanque vers Bugarach, l'autre remonte le cours de la Sals par Sougraigne; c'est celle que nous parcourons. Par des virages, la route s'élève rapidement, et gravit les monts boisés de Fourtou et nous arrivons au faite.

Fourtou, autrefois place forte, dépendait de l'abbaye de Lagrasse; la route continue et l'on change de versant; des cascades, un ruisselet, les sources salées de la Sals qui prennent naissance au pied du roc; dans l'ancien temps, les habitants venaient chercher de l'eau et par l'évaporation extrayait le sel et en faisaient même le commerce sous la surveillance des gabelles qui réglementaient ce trafic; les restes d'un corps de garde en témoignent; l'eau qui sourd est d'une saveur salée (elle contient 30 gr. par litre).

De Fourtou nous descendons sur Savignan, nous dégringolons comme l'Orbieu quelques grands lacets à travers les landes; des cascades bondissent des bois et nous voici au croisement qui nous conduira jusqu'aux ruines du château d'Auriac. Un petit village s'abrite, dans une pensée féodale, contre les ruines de l'ancien château-fort; sur un rocher escarpé il découpe ses puissantes murailles qui surplombent, à l'est un précipice où s'écroule une cascade, la plus haute des Corbières, qui en trois bonds, s'élance en bas dans l'Orbieu.

Le château fut bâti au x<sup>e</sup> siècle, vendu par Rengarde, comtesse de Carcassonne, à Raymond, comte de Barcelone; le fameux Bernard Alton fit hommage, en 1121, à Richard, archevêque de Narbonne, de la terre d'Auriac; ce château fut surtout restauré au xv<sup>e</sup> siècle, comme sentinelle de la frontière d'Espagne. Le col de la Redoulade nous conduirait, par Soulatgé en Fenouillet, aux gorges de Galamus; ce sera le programme d'une autre excursion. Retournons sur nos pas, et reprenons le cours de l'Orbieu par la Grave, jusqu'au pont d'Orbieu, véritable plaque tournante de la Corbière, croisée des chemins Couiza-Narbonne et Lagrasse-Galamus.

Nous prenons la route de gauche et montons sur Albières, à travers les blanches Corbières; mais, au faite du mont, la ligne de la forêt avance, noire et verte, et se découpe sur l'horizon où une échancrure de la masse sombre des bois indique le *col du Paradis*. Nous rentrons en forêt, décor inattendu et rapide; la forêt de hêtres et de sapins, chaque espèce groupée en masse fait, dans le bois, un damier aux tons nuancés, du vert clair de jade, au vert bleu sombre de cobalt; des ruisseaux dévalent dans la gorge pour alimenter le Rialsés qui prend ici sa source; le panorama sur le couchant est grandiose, l'altitude est à peine de 600 mètres, et de ce premier plan de sapins on voit la fuite des montagnes entrecroisées de Rennes, d'Alet et l'arrière plan du Kerkorb, c'est au couchant qu'il faut avoir cette vision; ce col répond à la définition idéale du col, de changer brusquement de paysage d'un versant à l'autre; on traverse un tunnel de verdure où le sapin sombre dressé sur son fût rouge est roi, et l'on passe à l'ouest.

La route descend vivement: courbes aiguës suspendues en corniches, sur les escarpements; sur la terre écarlate comme un blason se détache Arques et son château. Une excursion à conseiller aux promeneurs à pied est la forêt de cèdres de Rialsés, beauté et curiosité forestière, unique en France;

l'ascension du pic du Cardou qui élève son éperon rocheux au-dessus de Serres, au confluent de la Sals et du Rialsés, donne de cette région, si pittoresque, le meilleur panorama (une heure de marche, jusqu'au sommet). En face des monts boisés de Fourtou, la Corbière nue et désertique, dresse sa masse dénudée où les terres rouges et ravineées ne sont fixées que par les guérets de buis, de genêts et de thym. Et nous arrivons à Arques.

La famille française de Voisins, après la conquête albigeoise, s'installa dans les terres méridionales et prospéra; Arques devint baronnie; Gil de Voisins commença d'édifier, à la fin de 1284, le puissant château d'Arques dont le donjon est un modèle d'architecture militaire de l'époque, où l'art gothique a été appliqué avec bonheur, magnifique tour carrée en beau grès de 24 mètres de haut sur 12 m. 50 et 13 mètres de côté; les murailles ont 2 mètres d'épaisseur et trois étages au-dessus du rez-de-chaussée. Ce robuste manoir, flanqué de quatre tourelles d'angle en encorbellement sur pendentifs, donne une impression de force et d'élégance; les bâtiments, demeure seigneuriale, salle de justice, communs, prisons, remparts, église, furent construits autour de cette forteresse; cet ensemble ne fût achevé qu'en 1310 par Gilles II, son fils.

Au milieu du village d'Arques, on attaque, par une route qui virevolte en spirale, la muraille des Corbières, appelée la Ferronnière, très riche en manganèse; la montée est rude, à travers les monts maigres et fauves qui plongent dans la vallée de l'Aude. Valmigère est notre première étape de retour. Le nom de ce village est aussi le nom d'un des meilleurs écrivains du pays d'Aude: Pierre Valmigère.

La route longe ensuite le bois d'Ournes, puis l'on descend sur le vert vallon de Missègre. De nouveau nous franchissons les monts dont les arêtes compliquées se mêlent et se croisent; rude pays de bois et de landes; pays de Villardabelle. Nous suivons une petite vallée, qui se faufile entre les

monts dénudés aux crêtes calcaires; terre rouge comme le sang, sauvage et pauvre, mais aux lignes nettes et vigoureuses. Les villages se souviennent des luttes d'autrefois et s'érigent, farouches et fermés, sur des pitons rocheux, ainsi Belcastel et Buc; l'énorme tour fortifiée de Belcastel commande encore à toute la contrée. La vallon s'ouvre sur Saint-Polycarpe, vision inattendue de cette église fortifiée surgissant dans le val solitaire.

L'abbaye de Saint-Polycarpe était plus exactement un prieuré enclavé entre l'abbaye d'Alet, l'abbaye de Lagrasse et l'abbaye de Saint-Hilaire; sur ce pauvre et petit territoire les religieux du monastère s'attachèrent au développement moral et matériel des habitants de cette contrée presque sauvage. En véritables colonisateurs, ils fondèrent Gaja, Malras, Luc-sur-Aude, Terroles; pendant dix siècles, jusqu'en 1773, date de l'abolition de la maison conventuelle, ce couvent essaya de faire du bien et de lutter contre les seigneurs voisins qui voulaient s'emparer de leurs terres. Il reste, encore aujourd'hui, quelques constructions qui rappellent le passé: arceaux de galeries claustrales; l'église, dont le porche est surmonté d'une tour carrée au toit pyramidal, est devenue l'église paroissiale du petit village de Saint-Polycarpe. Non loin, on peut visiter les ruines du château d'Arce, seigneurie voisine et redoutable de la petite abbaye. Par Villars-Saint-Anselme et ses coteaux cultivés, on rejoint Saint-Hilaire; nous allons remonter le cours pittoresque de la Lauquette, jusqu'à Villefloure; un petit détour nous permet de visiter Laderne, célèbre par le Lutrin d'Achille Mir; par une petite vallée nous arrivons dans la combe fertile de Villefloure qui porte dans son nom tous les fruits et toutes les fleurs. Les assises d'une grosse tour nous indiquent son existence féodale, et nous gravissons la rampe vive des coteaux rocheux, qui l'abritent au nord. Du col, la vue s'étend, panoramique, sur le monde chaotique des Corbières qui combinent leur réseau

Envoyer vos commentaires à : [patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr](mailto:patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr)  
ou directement sur la news